



Son Altesse me conduisit dans la galerie. — Page 176, col. 1.

encore le milieu ni la fin. Si tu voulais te laisser guider par moi, dans huit jours, vois-tu...

— Ah! voilà où tu me fais plus que du mal. S'il était aussi facile que tu crois de se faire aimer d'elle, je ne le souhaiterais plus si ardemment.

— Eh bien! l'illusion serait dissipée. Tu deviendrais calme. Ce serait déjà quelque chose.

— Ce serait ma fin, Gaëtan! reprit le marquis en s'animant et en retrouvant de la force dans la voix. Ah! que je suis malheureux que tu ne puisses pas me comprendre! Mais il y a là un abîme qui nous sépare. Prends-y garde, mon pauvre ami! avec une imprudence, avec une légèreté, avec une erreur de ton dévouement, tu peux me tuer aussi vite que si tu prenais un pistolet pour me faire sauter la tête.

Le duc était fort embarrassé. Il trouvait la situation simple entre deux êtres plus ou moins portés l'un vers l'autre et séparés seulement par des scrupules qui avaient peu d'importance à ses yeux; mais, selon lui, le marquis compliquait cette situation par des délicatesses bizarres. Si mademoiselle de Saint-Geneix s'abandonnait sans passion, il sentait la sienne s'éteindre, et, en perdant cette passion qui le tuait, il se sentait foudroyé plus vite. C'était une impasse qui désespérait le duc, et où il lui fallait pourtant bien suivre et respecter la pensée et la volonté de son frère. En causant encore avec lui et en tâtant avec précaution toutes les fibres de son âme, il en vint à reconnaître que la seule joie possible à lui donner était de l'aider à deviner l'affection de Caroline et à lui en faire espérer le progrès patient et délicat. Tant que son imagination se promenait dans ce jardin des premières émotions romanesques et pures, le marquis se berçait d'idées suaves et de jouissances exquis. Dès qu'on lui faisait entrevoir l'heure où il faudrait prendre un parti et risquer un aveu, il avait comme un sombre pressentiment de quelque désastre inévitable, et par malheur pour lui il ne se trompait pas. Caroline devait refuser et fuir,

ou, si elle acceptait sa main, car l'honneur du marquis n'admettait pas l'idée de la séduire, la vieille mère devait se désespérer, succomber peut-être à la perte de ses illusions.

Le duc était plongé dans ces réflexions, car Urbain commençait à s'assoupir après lui avoir fait jurer qu'il le quitterait pour se reposer lui-même dès qu'il le verrait endormi. Gaëtan s'irritait de ne point trouver le moyen de le servir véritablement. Il aurait voulu avertir Caroline, faire appel à sa bonté, à son estime, lui dire de gouverner doucement le moral de ce malade, de lui épargner la vue de l'avenir, quel qu'il pût être, de le bercer d'espairs vagues et de poétiques rêveries; mais c'était lancer la pauvre fille sur une pente dangereuse, et elle n'était point assez enfant pour ne pas comprendre qu'elle y risquait sa réputation et probablement son propre repos.

La destinée, qui est très-active dans les drames de ce genre, parce que son action rencontre toujours des âmes prédisposées à la subir, fit ce que le duc n'osait faire.

GEORGE SAND.

*La suite au prochain numéro.*

## LES DRAMES DE LONDRES

PREMIÈRE PARTIE.

### LES FRÈRES DE LA RESURRECTION

PAR

CH. BERNARD DEROSNE.

SUITE.

Le chef des whigs le contempla d'un air indigné et désappointé, mais M. Greenwood fit semblant de ne pas s'apercevoir des sentiments qu'excitait sa conduite, et il passa dans les bancs

de l'opposition, — car on se souvient que le ministère d'alors était whig, — où son adjonction au rang des tories fut d'autant plus chaudement accueillie qu'elle était inattendue par sir Robert Peel et les autres chefs du parti.

M. Greenwood n'était pas un homme à laisser croître l'herbe sous ses pieds, comme on dit, aussi prononça-t-il le soir même son discours de réception.

La question qui s'agitait alors à la chambre touchait aux intérêts des classes pauvres.

Le nouveau membre fut assez heureux pour attirer l'œil du président dans le cours de la discussion, et, en conséquence, il fut admis à exprimer son opinion.

Il commença par déclarer que l'idée d'une diminution sur les droits des produits étrangers était une idée absurde et illusoire.

— Le peuple, dit-il, est dans une situation parfaitement prospère, jamais il n'a été plus heureux, mais on aura beau faire, il se plaindra éternellement et rien ne pourra jamais le contenter. Quoique plusieurs des hommes les plus éclairés du royaume soient dévoués aux intérêts du peuple, — il faisait allusion au parti dans lequel il avait l'honneur de siéger, — le peuple n'est pas encore satisfait. Pour ma part, je pense qu'il n'y a que trop de cette denrée qu'on appelle liberté, et qu'au lieu de flatter les mécontents on ferait mieux de les envoyer passer quelque temps dans une maison de correction. Quelle présomption plus grande, — je le demande, — peuvent avoir les masses, que d'oser avoir une opinion à elles, si ce n'est l'audace d'imposer cette même opinion comme une loi à ceux qui siègent dans cette chambre! J'ai été étonné d'entendre les faux rapports exposés par d'honorables membres relativement à l'état des classes laborieuses. Cela prouve que les ouvriers devraient mettre de l'argent aux caisses d'épargne; et pourtant on a froidement avancé que des quartiers tout entiers manquaient de pain. Très-bien! je ne le nie pas... mais pourquoi alors les habitants ne mangent-ils